

## **Consentir : abandonner sa vulnérabilité à la puissance de l'Autre**

*Christophe Pacific*

*Docteur en Philosophie*

*Carde supérieur de santé CH Albi*

---

### **Et si le conflit était plus humainement intéressant que le consensus ?**

Le consensus est une anesthésie, un poison au profit d'une pensée commune et lisse. Le consensus fige la pensée quand le dissensus lui, est en mouvement et reste promesse de possible.

Selon Cicéron, le consensus est « *une forme de sympathie entre les éléments de la nature entre eux* ». Par exemple, le gland de chêne tombé au pied d'un rocher s'accommodera de la situation en poussant en le contournant autant que faire se peut mais limité par les moyens qu'il a à sa disposition.

L'homme en revanche a la capacité de faire des choix. C'est donc cela que nous avons en plus des éléments naturels et c'est en cela que réside notre puissance d'humanité.

Malheureusement le consensus tant recherché ne reflète pas forcément l'état des échanges et le jeu des leaders et des suiveurs aboutit souvent à « des consensus mous ».

Au final, le consensus ne prétend plus fournir que la moins mauvaise solution et apparaît alors comme un *moindre mal*.

**Cette idée de moindre mal** se retrouve dans l'Odyssée lorsqu'Ulysse souhaite quitter l'île de la magicienne Circé. Sur son retour, il croisera en mer 2 dangers situés au même endroit : Charybde (un tourbillon géant qui engloutit à coup sûr tout vaisseau qui l'approche de trop près) et Scylla (un monstre marin à six têtes qui peut dévorer 6 marins d'un seul coup quand ils sont à sa portée). Il revient donc à Ulysse de choisir, entre ces deux maux, le moindre mal.

Pour Machiavel, stratège italien du 16<sup>ème</sup> siècle, il convient de passer par un mal pour atteindre un bien : on peut par exemple choisir de brûler un quartier touché par la peste afin de sauver la ville. Le moindre mal devient politique, utile. Le moindre mal est ici considéré alors comme un bien en soi.

**Le moindre mal est donc préférable eu égard à un mal plus grand nous dit Aristote. Mais entre un mal et un pire, un moindre mal restera toujours un mal en soi. Rechercher des maux moindres n'est pas suffisant en terme de soins. En soin, on ne doit viser que l'excellence et donc le meilleur possible.**

Le mot consensus a les mêmes racines que le verbe consentir : c'est une forme d'abandon. Il n'y a qu'à évoquer le consentement aux soins que l'on effectue avant une opération pour comprendre les limites de ce consentement qui se veut « libre et éclairé » : « libre » quand je suis bien obligé de faire face à la douleur de me soumettre à la compétence des médecins et « éclairé » quand je ne suis jamais sûr d'avoir tout compris ? (Illustration du consentement avec l'affaire du boucher de Rottenburg).

Il convient donc de se méfier de ce fameux « contrat de confiance » car toutes les personnes trahies l'ont été par des personnes en qui elles avaient *confiance*. La confiance implique donc la possibilité d'être trahi. Professionnellement, il y a donc mieux à faire avec le soigné que de tenter d'établir un climat de confiance : construire un climat de responsabilité avec le patient semble plus professionnel.

Evoquer la responsabilité, c'est évoquer la *praxis* des quatre vertus cardinales selon Aristote : le courage, la prudence, la justice et la tempérance.

Par *praxis*, il faut entendre « pratiquer une chose pour la chose elle-même », c'est à dire se donner 100% à une action. Montaigne reprend cette idée forte en écrivant que « *la plus grande chose du monde, c'est de savoir être à soi* ».

L'excellence professionnelle qui doit être visée par tout personnel soignant passe donc par la vertu et par une pratique pas à pas. L'acte isolé est insuffisant et Aristote dans *Ethique à Nicomaque* se charge de nous le rappeler : « *une hirondelle ne fait pas le printemps* ».

**Le consensus ne doit pas être recherché comme une fin en soi, Le consensus est inerte, il stoppe la réflexion. Le dissensus en revanche est un moteur de possibles, il est synonyme de mouvement.**

Mais pour tendre vers le dissensus, il faut se dégager de la pensée d'Aristote qui nous dit qu'une proposition ne peut pas être vraie et fausse en même temps. Ce principe de non contradiction nous inscrit dans un principe de tiers exclu et nous empêche de concilier les contraires.

Alors pourquoi pas tenter de nouveaux schéma de pensée quand nous ne risquons humainement que de nous améliorer... s'en remettre à Pyrrhon par exemple qui contredit Aristote : plutôt que de prétendre qu'une chose est vraie, il est préférable de dire qu'une chose *paraît* vraie. **Penser l'apparence ou le doute plutôt que la certitude, c'est certes moins confortable mais bien plus puissant en termes d'humanité car cela nous laisse imaginer, entrevoir et construire de nouvelles possibilités.**

**Ce doute ouvre la porte au possible et le soignant à besoin de penser le possible pour répondre sagement à la vulnérabilité.**

Le dissensus va permettre aux contraires de fonctionner ensemble car, comme l'affirment Ricœur et Jankélévitch, nous sommes à la fois semblables et différents, à la fois *l'idem* (la même, nous partageons la même humanité qu'autrui) et *l'ipse* (le soi-même, nous sommes aussi des être singuliers, différents d'autrui).

## **Conclusion**

---

Le principal piège qui nous guette est celui de fonctionner selon nos propres convictions.

En effet, la simple conviction ne suffit pas car une éthique de conviction m'impose de fonctionner selon ma propre histoire et donc avec ce que je connais et les représentations de ce monde que j'ai construit. Mais quelle place pour le monde de l'autre ? C'est ici même qu'en souhaitant bien traiter autrui, il est possible de lui faire du mal. A bas la bienveillance, c'est à la portée de n'importe quel *vulgum pecus* et le soignant doit dépasser ses convictions pour accéder à une pensée responsable et partagée.

**Nourrissons donc l'éthique de conviction par une éthique de responsabilité** comme un principe de non malveillance qui nous conduirait à évaluer ensemble les conséquences de ce que nous prévoyons pour autrui. De cette façon nous devons imaginer la construction et la diffusion de démarche éthique institutionnelle. Penser ensemble et pour autrui pour que nos institutions soient justes. Ricœur avait bien senti la nécessité de cette tension entre moi et autrui pour construire un vivre-ensemble digne de notre humanité.